



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2017

Christine de Pizan, *Heures de contemplacion sur la Passion de Nostre Seigneur Jhesucrist*, éd. et trad. Liliane Dulac et René Stuip

Sébastien Cazalas



OpenEdition
Journals

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/15074>
ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Sébastien Cazalas, « Christine de Pizan, *Heures de contemplacion sur la Passion de Nostre Seigneur Jhesucrist*, éd. et trad. Liliane Dulac et René Stuip », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], 2017, Online since 16 February 2019, connection on 19 April 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/15074>

This text was automatically generated on 19 April 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Christine de Pizan, *Heures de contemplacion sur la Passion de Nostre Seigneur Jhesucrist*, éd. et trad. Liliane Dulac et René Stuip

Sébastien Cazalas

REFERENCES

Christine de Pizan, *Heures de contemplacion sur la Passion de Nostre Seigneur Jhesucrist*, éd. et trad. Liliane Dulac et René Stuip, avec la collaboration d'E. J. Richards, avec en appendice le *Petit traictié de la mort et passion de Nostre Seigneur Jhesucrist* attribué à Jean Gerson, Paris, Champion (« Études christiniennes » 15), 2017, 208 p.

ISBN 978-2-7453-4596-7

- 1 « Du point de vue de l'histoire littéraire, il ne semble [...] pas légitime de détacher de l'œuvre entière de Christine de Pizan certains poèmes, que le goût moderne juge particulièrement réussis parce que pathétiquement subjectifs, pour faire de l'auteure la devancière de Louise Labé, Marceline Debordes-Valmore ou Louise de Vilmorin » notait, en 1984, Friedrich Wolfzettel¹. Grâce soit donc rendue à Liliane Dulac, René Stuip et Earl Jeffrey Richards, qui contribuent, par leur travail admirable, à rendre à Christine de Pizan sa juste place dans l'histoire littéraire, celle d'un auteur-univers dont la plume s'exerce dans tous les domaines. Si depuis 1984 Christine n'est heureusement plus cantonnée à sa production courtoise et didactique, son œuvre proprement chrétienne souffrait des mauvais tours d'Oubliance... Notons cependant un regain d'intérêt récent pour les œuvres spirituelles de la fin du Moyen Âge, où cette publication prend dignement sa place, notamment avec les parutions des textes fort bien édités des *Sept psaumes allégorisés*, de la même Christine², ou encore du *Mortifiement de Vaine Plaisance* du roi René³, pour se limiter à quelques points de repère cardinaux.

- 2 Pour le dire d'un mot, l'ouvrage sur lequel nous rapportons est tout fait conforme à ce que l'on est en droit d'attendre d'une édition scientifique et les rares reproches que nous formulerons en cours de route nous ont coûté des efforts et des scrupules. Si le texte de Christine (nous viendrons plus loin à celui du pseudo-Gerson) est tout sauf circonstanciel dans sa production, il s'agit pourtant de la première édition de l'œuvre, même si une copie de travail établie par Liliane Dulac circulait dans le milieu des spécialistes. Les *Heures de contemplation* ne se réduisent pas du tout à l'expression d'une religiosité convenue propre au milieu aristocratique du début du xv^e siècle, elles sont très caractéristiques du travail de Christine, qui donne d'élégants accents féminins, et d'une profonde sincérité, à un parcours de dévotion s'inscrivant probablement dans un contexte social et politique dramatique, celui de la France des conséquences du désastre d'Azincourt.
- 3 L'introduction des éditeurs est d'orientation très littéraire (la perspective est celle de l'histoire littéraire et de l'étude d'influence) et il y manque peut-être un dossier sur la langue de Christine – et notamment sur son travail de traduction-adaptation du latin – que le glossaire et la traduction, tous deux excellents, ni la « Brève analyse du français de Christine... » (p. XXIII), ne remplacent pas tout à fait, pas plus que les remarques d'ordre linguistique, toujours pertinentes, disséminées tout au long de celle-ci. L. Dulac et R. Stuip sont prudents et s'abritent à raison derrière l'autorité de Charity Cannon Willard et Françoise Autrand quant à la datation et aux circonstances de l'œuvre ; on sait qu'il s'agit d'un problème récurrent des études christiniennes. Les *Heures de contemplation* auraient été écrites au couvent de Poissy (mais on n'en a pas de « preuves irréfutables », p. XXI) où Christine est retirée depuis 1418, « entre 1418 et 1429 », et plutôt « dans les années vingt ». Le texte serait composé pour un public féminin, les religieuses dominicaines de Poissy, au nord-ouest de Paris, parmi lesquelles se trouvaient probablement des mères de famille nobles qui avaient perdu leurs fils à Azincourt. On perçoit tout de suite le lien entre l'événement (dans l'ordre temporel : la guerre franco-anglaise) et l'Événement, dans l'ordre spirituel et métaphysique, pour le croyant, tant l'époque se pense elle-même dans une perspective eschatologique et apocalyptique.
- 4 On aurait aimé trouver en ouverture de l'ouvrage un bref tableau de la France du « honteux » Traité de Troyes (21 mai 1420), d'autant que les allusions de Christine à ce temps de tribulations sont assez claires au début de son texte, ainsi qu'un rappel au moins rapide des conséquences du Grand Schisme d'Occident et de la soustraction d'obédience : nous sommes tout de même à une époque où le pape ne parle plus à la France ; le retour à une spiritualité plus intérieure et méditative en est la conséquence directe (le terrain pour l'essor de l'évangélisme et du protestantisme est préparé). De même, l'ascèse, au xv^e siècle, a des couleurs particulières qui ne sont guère rappelées : elle est obsédée par l'idée du Salut. Tous les traités du temps encouragent la dévotion au saint sacrifice de Jésus et enjoignent à méditer sur ses souffrances. Un tel travail de l'esprit et de l'âme doit permettre la mortification et le détachement par rapport à l'ici-bas afin d'arriver pur au Jugement ; c'est en ce sens que Christine rappelle qu'elle compose le texte pour se soustraire des « mondains delices » (p. 5), qui selon elle sont « contraires » à la contemplation du « benoît mistere » (*ibid.*). On songe ici à saint Bonaventure, le Docteur séraphique, qui connaît un regain d'intérêt à la fin du Moyen Âge et pour qui seule la méditation sur la Passion du Christ permettait de se libérer des vanités du monde. Les métaphores *économiques et financières*, si l'on ose dire, qu'utilise Christine pour parler du Salut (« Haa ! que celui est bien conseilliez et vray marchant qui en toy seul emploie son

labeur ! Car ta paie rent de prouffit plus que a cent mille doubles », p. 6 *passim*) ne sont pas du tout une invention des années 1420 mais sont typiques de l'époque où les relations entre les autorités temporelles et spirituelles sont aussi une grande affaire d'argent. Ces éléments de contextualisation sont bien connus de tout médiéviste, mais leur rappel aurait été utile en ouverture d'un ouvrage qui est aussi de religion et qui touchera, il faut l'espérer, un public plus large que nos milieux érudits, d'autant plus que cette édition propose une traduction. Certaines de ces données, c'est la force de ce livre, sont délivrées au gré des notes de fin d'ouvrage.

- 5 Les éditeurs replacent les *Heures de contemplacion* au sein de la production religieuse de Christine, composée tout au long de sa vie (trois *Oraisons* de 1402 à 1403 ; *Les Sept psaumes allégorisés* en 1409 ; d'une certaine manière l'*Epistre de la prison de vie humaine* en 1418), et repèrent, parmi les échos et concordances, l'intérêt de Christine pour la scène de la Passion. Ils élargissent ensuite la perspective aux textes composés depuis le Haut Moyen Âge pour l'édification religieuse des femmes, qu'ils soient écrits par des hommes ou par des femmes. Concernant ces dernières se trouvent opportunément rappelés les noms d'Hildegarde de Bingen, Herrade de Landsberg, Hadewijch d'Anvers, Béatrice de Nazareth, Brigitte de Suède..., noms auxquels nous aurions volontiers ajouté, dans une perspective par ailleurs plus proche de celle de Christine, celui de sainte Claire d'Assise, dont l'œuvre est petite mais la portée immense. Les éditeurs auraient gagné à notre avis à effectuer un rapprochement plus étroit des *Heures de contemplacion* avec la spiritualité propre à l'ordre des Pauvres dames⁴, même si les liens que peut entretenir le texte avec la famille franciscaine sont cernés (p. XXVI *sq.*) et mis en perspective au sein du curieux mesclun de spiritualités opéré par Christine – curieux certes pour nous, mais c'est là encore un trait d'époque, également lié au fait que Christine est une laïque, qui n'est pas à l'école d'un ordre religieux et d'une voie spirituelle unique mais puise à toutes les sources.
- 6 Les *Heures de contemplacion* sont écrites en français et non en latin car Christine vise plutôt un public féminin, même si son œuvre peut se destiner à un lectorat mixte et non-latiniste. Nous sommes bien sûr au cœur de la *devotio moderna*, mais on pourrait également s'interroger sur l'acte militant qui consiste à écrire une œuvre pieuse en langue française, domaine traditionnellement réservé à la langue sacrée. Christine s'inscrit dans un infléchissement caractéristique de la pastorale, au XV^e siècle, qui s'adresse davantage aux laïcs par le biais de la mystique et de la méditation intérieure, au détriment de la pratique ancienne de la théologie spéculative. Cette dernière procédait par raisonnement et calcul ; il s'agissait ni plus ni moins de la scolastique qui n'est ni une science féminine, ni une discipline qui use du français... C'est sans doute plutôt de ce côté-là qu'il faut rechercher les accents féminins du texte et sa relative nouveauté. Les éditeurs avertissent ensuite le lecteur sur les sens particuliers à donner aux mots « méditer » et « contemplacion », qui n'ont pas tout à fait le même orbe sémantique que leur accorde le français moderne. Un mot-clef manque ici, dans la belle étude que les éditeurs proposent sur le sens de « méditer », celui de *lectio divina*, qui qualifie précisément ce travail de lecture méditative de la Bible, spécifique aux milieux monastiques, qui est pleinement aussi une forme de prière. « Méditer, comme le dit si bien Dom Jean Leclercq⁵, c'est s'attacher étroitement à la phrase qu'on se récite, en peser tous les mots, pour parvenir à la plénitude de leur sens : c'est assimiler le contenu d'un texte au moyen d'une sorte de mastication qui en dégage la saveur ; c'est le goûter [...]. Cette façon d'unir lecture, méditation, prière, cette 'oraison méditative', comme dit Guillaume de Saint-Thierry, est

lourde de conséquences pour toute la psychologie religieuse. Elle occupe et engage les personnes à part entière, elle y enrachine l'Écriture, qui peut alors porter ses fruits [...]. Une autre donnée importante que la rumination et la réminiscence expliquent est la puissance d'imagination des hommes du Moyen Âge. Exubérante, cette faculté atteint pourtant chez eux une vigueur et une précision que nous pouvons difficilement concevoir ».

- 7 Les éditeurs s'attèlent ensuite à déceler les matériaux et les sources de Christine. L'influence prépondérante du chancelier Gerson (1363-1429) est décrite avec minutie : son œuvre doctrinale et pastorale est en effet majeure et incontournable à l'époque de Christine (peut-être faudrait-il ajouter dans les textes cités p. XIX et dans la bibliographie générale une œuvre essentielle, *Sur la théologie mystique*⁶). D'autres textes moins connus, mais nombreux, sont convoqués au rang des sources, et il faut féliciter les éditeurs de ne pas avoir négligé la liturgie (ainsi que les sermons), dont l'influence transparait dans les *Heures de contemplation* à travers l'emploi d'un certain nombre de stylèmes. Les éditeurs reprennent ensuite des éléments d'un article de L. Dulac et E. J. Richards pour démontrer d'une manière qui emporte la conviction que les *Heures de contemplation* sont un « traité savant » (p. XX), qui met en branle l'intelligence du lecteur-auditeur (Christine se montre fidèle en cela aux enseignements de Gerson, encore une fois), fortement coloré d'érudition. Les développements, qui s'attachent à rendre compte de la vie « confortable et cultivée » à l'abbaye de Poissy mais aussi de l'« interaction et la coopération entre les pouvoirs affectifs et cognitifs dans l'approche du divin » auraient gagné à être enrichis et mis à jour par des apports récents de la recherche sur les liens sens-cognition, en particulier et au-delà des travaux cités précédemment, ceux dirigés par Florence Bouchet et Anne-Hélène Klinger-Dollé⁷.
- 8 Nous ne sommes pas persuadé, pour notre part, que « la grande question qui se pose est évidemment de savoir si la contemplation affective et cognitive cultivée par Christine serait typiquement féminine » (p. XXVII) et nous décelons un parallogisme dans l'emploi de l'adverbe « évidemment ». La « grande question » pour Christine, chrétienne, écrivain et femme, est plutôt de faire son Salut et de trouver les moyens d'expression, en accord avec ce que permet l'enseignement de l'Église, pour *re-présenter* la Passion, pour amener à la conversion par la contemplation-méditation-prière autour de cette scène bouleversante et inouïe au cours de laquelle Jésus, vrai Dieu et vrai homme, union hypostatique et miraculeuse du Verbe avec la nature humaine, se substitue à l'humanité coupable (hommes et femmes⁸), s'immole de son plein gré pour faire passer les hommes de la mort à la vie et triomphe ainsi des ténèbres. Quel défi pour un auteur, qui passe par l'invention d'un langage (qui n'est plus le latin) apte à rendre visible l'invisible, sans pour autant déflorer le mystère⁹ ! Christine, par le pouvoir de la plume, veut faire participer les baptisés, hommes comme femmes, aux fruits de la Passion et de la mort du Sauveur. Sa poignante question au moment de la crucifixion est bien sûr celle d'une femme qui regarde une autre femme, mais pas seulement : « Mais en ces choses ou estoyes tu, douce Vierge Marie ? Ne dois pas estre obliee en ce piteux mistere, car bien te maintenoyes en piteuses complainctes » (p. 36). Il s'agit d'une manière de faire comprendre que si l'Espérance a quitté tous les fidèles, elle demeure vive en la Dame des douleurs. Que comprend Marie, debout au pied de la croix ? Pourquoi ne s'effondre-t-elle pas quand le glaive la déchire ? Plus que la femme et la mère, mises en avant, c'est le grand mystère de sa foi, de la foi, qui est interrogé et mis en scène. Une foi inébranlable qui continue à espérer, comme le vieil Abraham, contre toute espérance, au cœur du drame. La foi sauve,

elle fait connaître les vérités de Dieu, elle est ici montrée comme un mouvement de l'intelligence sensible où n'intervient en rien le raisonnement. Le phénomène n'est guère spécifiquement féminin, il est commun à l'humaine condition, il est l'insondable mystère qui unit l'homme à son créateur.

- 9 Mais on voit bien où les éditeurs veulent en venir, et on leur aurait reproché d'ignorer les apports importants des *gender studies* qui depuis plusieurs années éclairent d'un jour neuf l'œuvre de Christine. Peut-être est-ce surtout là ce que notre époque veut voir chez elle, même si la lutte contre la misogynie est incontestable dans d'autres œuvres de la veuve du tant aimé Étienne de Castel. Les thèses des savants nord-américains sont rapportées avec précaution et les éditeurs se tournent rapidement vers des éléments moins contingents : l'influence de Gerson à nouveau, la spiritualité franciscaine, le fait que Christine s'identifie à la Vierge Marie (puisqu'elle aussi déplore la mort d'un fils). L'élément le plus convaincant en matière de promotion de la femme est le rôle important que donne l'auteur à la Sainte Vierge et à sainte Marie-Madeleine¹⁰ tout au long de sa méditation. Le phénomène est fort justement analysé ; mais arrêtons-nous encore un instant sur la Sainte Vierge. Promotion d'une figure féminine par Christine, certes. Mais c'est encore une fois un trait d'époque qui n'est pas uniquement spécifique au milieu franciscain ni propre à Christine. La contemplation cognitive et affective, tournée vers Marie, n'était pas réservée aux milieux religieux féminins. Les moines, surtout cisterciens (davantage que les bénédictins), y consacraient beaucoup de leur temps, ainsi que les chartreux. La théologie mariale se développe tout au long du Moyen Âge et dans bien des milieux. Au milieu du XIV^e siècle, le prieur des Carmes Jean de Venette publie une *Histoire des Trois Maries*, en l'honneur de la reine Jeanne d'Évreux. La question de l'Immaculée Conception occupe tous les débats des théologiens des XIV^e et XV^e siècles, notamment dans les ordres mendiants ainsi que chez les Jacobins – ces derniers s'opposant aux idées des mendiants concernant la conception sans péché de la Sainte Vierge. Le roi Charles V, et l'on sait en quelle estime le tenait Christine qui lui a consacré une fort belle biographie, soutenait fermement les positions des mendiants sur le sujet. Marie est partout en ces années-là et sert à tout. Ce n'est pas sans raisons que Philippe de Mézières, que l'on ne sache pas être une femme, place le songe de son *Viel Pelerin* (c. 1389) sous le patronage de la « tresdoulce Vierge Marie, en lui suppliant devotement qu'elle veuille enseigner a un Povre Pelerin son devot, tel ou quel, descrire sobrement, avec la doubtance de Dieu, le songe ou vision [...] susdicte »¹¹, une fois que son personnage a pénétré dans une chapelle dite, précisément, de la Vierge Marie. La vénération de la Sainte Vierge (patronne de son ordre, les Célestins), spécifiquement associée à la Passion du Seigneur, est au fondement de toute l'œuvre du vieux soldat croisé à partir des années 1370. En 1446, un juriste habile, idéologiquement proche de Christine, l'évêque Jean Juvérial des Ursins, ne voit quant à lui aucun sacrilège à utiliser la Sainte Vierge pour exhériter les femmes de la succession au trône de France : « Et combien que la benoïtte et glorieuse vierge Marie feust plus digne et excellente de tous les appostres, toutesvoyes nostre benoïst sauveur Jhesu Crist ne luy bailla pas les clefz du royaulme des cieuls, mais les bailla aux appostres »¹².
- 10 Les éditeurs analysent ensuite plusieurs prières figurant dans les *Heures de contemplation*, dont des textes qui ne se trouvaient pas chez le pseudo-Bède, modèle et maître en matière d'exercices spirituels. *L'Anima Christi* fait l'objet d'une version « remodelé[e] » (p. XXIX) par Christine. Le travail de recherche des éditeurs, pour expliquer les choix et inflexions de Christine, est remarquable d'érudition et se trouve utilement complété dans

l'appareil des notes. S'ils reconnaissent modestement, notamment à propos de l'oraison au Saint Sépulcre, qu'il n'est pas toujours possible d'identifier les sources de Christine (car le récit de la visite au sépulcre n'est pas courant dans les livres d'Heures¹³), ils s'appliquent avec ténacité et courage à analyser l'originalité de ce motif dans son texte et présentent d'utiles tableaux synoptiques qui permettent, par la comparaison d'extraits significatifs, de sonder des modèles possibles de l'auteur (en particulier par rapport au pseudo-Bède et au *Petit traictié* de Gerson). Ils en concluent que « Christine n'a pas composé ses *Heures* dans un vide intellectuel ou linguistique, mais plutôt à l'intersection des échanges intellectuels entre les théologiens de la Sorbonne et les religieuses de Poissy » (p. XXXI), tout en ayant précédemment étudié la part des apports personnels de Christine, une femme qui sait tenir son rang dans les débats théologiques et intellectuels propres à son époque. Nous ajouterons que la figure de l'auteur se dessine en femme chrétienne, tout simplement, notamment par un travail rhétorique sur son *ethos*. Il s'agit d'une littérature d'admiration, bien sûr, de modalité fondamentalement épideictique et pathétique, mais elle n'exclut pas l'imitation, bien au contraire : Christine se donne en modèle de piété tout en exécutant un travail délicat et subtil d'anéantissement de soi pour laisser place aux personnages du théâtre sacré¹⁴.

- 11 La description des deux manuscrits conservés (BnF, nouv. acquis. fr. 10059 et La Haye, Koninklijke Bibliotheek, ms. 73 J 55) est impeccable et l'on suppose l'existence d'une source commune. Les éditeurs prouvent cependant que les deux manuscrits devaient s'adresser à des publics forts différents : le second est bien plus luxueux et doté d'illustrations (précisément décrites). Suit une discussion sur le choix du manuscrit de base pour établir l'édition : il s'agit du manuscrit parisien (qui est donc ponctuellement corrigé par le manuscrit hollandais), jugé plus complet, même si l'écriture pose de graves problèmes de déchiffrement. Les quelques sondages que nous avons effectués dans le manuscrit de base convainquent du sérieux et du soin des éditeurs, s'il était encore besoin de les prouver. L'ouvrage est pourvu d'une traduction simple et élégante, qui rend justice au texte source, d'un glossaire très pertinent, d'une bibliographie et d'un assez impressionnant appareil de notes qui, au-delà des éclaircissements érudits forcément attendus dans ce type d'ouvrage, proposent parfois des pistes d'interprétation stimulantes.
- 12 Venons-en au *Petit traictié de la mort et passion de Notre Seigneur Jhesucrist*, attribué au chancelier Gerson (19 pages). Le texte n'est pas tout à fait inédit (il avait paru au XIX^e siècle mais la critique l'avait délaissé). L'introduction discute de l'attribution du texte : il n'est pas de Gerson pour M. Lieberman ; il l'est pour G. Ouy. L'*opus magnum* de Mgr Palémon Glorieux¹⁵, quant à lui, ne comprenait pas le *Petit traictié* puisque le prélat lillois rejetait ce texte du corpus gersonnien, à la suite de M. Lieberman. Plus récemment, Isabelle Fabre a émis l'hypothèse que « les critères stylistiques s'opposeraient à l'attribution du *Petit traictié* à Gerson » (p. 178). Le texte édité est conservé dans un *unicum* : BnF, fr. 1843, ce qui, selon G. Hasenohr, n'est pas un argument suffisant pour exonérer Gerson de la paternité du texte (certains de ses traités d'attribution incontestable ne sont en effet connus que par un tout petit nombre de manuscrits, voire par un seul, malgré le prestige de cet auteur). La notice codicologique est aussi impeccablement fournie que celle qui figurait dans la section concernant Christine de Pizan ; notons qu'il s'agit d'un très beau manuscrit, ayant appartenu à la Bibliothèque Royale ; il ne contient que des textes de Gerson.

- 13 La réunion de deux textes de dévotion, l'un de Christine de Pizan, l'autre d'un pseudo-Gerson, au sein d'un même ouvrage est bienvenue et dûment justifiée par les éditeurs puisque les œuvres s'éclairent l'une l'autre (le second était probablement une source du premier). Le *Petit traictié* semble également être une traduction du *De meditatione passionis Christi per septem diei horas libellus* du pseudo-Bède, ce qui permet de faire ressortir l'originalité de Christine – osons dire sa supériorité – par rapport à ces deux sources. Notons pour terminer qu'un glossaire à part est associé au *Petit traictié* (il en résout toutes les – rares – difficultés de compréhension), qui ne fait cependant pas l'objet d'une traduction, le texte de Gerson étant traité comme un « appendice » à l'œuvre de Christine. L'introduction pourrait tout au plus être enrichie d'une réflexion sur le genre littéraire et rhétorique du *traictié* et son rattachement à des modèles latins, si importants quand il s'agit de littérature religieuse : sur ce sujet, on consultera avec profit la première partie d'un article de Florence Bouchet, « Un petit *traictié* bon à tout faire. Réflexions sur la mouvance générique à la fin du Moyen Âge »¹⁶.
- 14 Il est temps de conclure en remerciant Liliane Dulac, René Stuij et Earl Jeffrey Richards de leur excellent travail, qui leur a de toute évidence coûté un important et long labeur : les beaux fruits nés de leur tâche se cueillent surtout dans l'annotation du texte qui, répétons-le, est remarquable. Ils contribuent à rendre de la vigueur aux projets d'édition des œuvres de Gerson (l'édition Glorieux souffrant de nombreuses insuffisances) et enrichissent notre connaissance de Christine de Pizan, auteur aux mille visages et aux talents si divers. Leur livre est une pierre d'appel qui incite à redonner à Christine sa place non seulement au sein de l'importante littérature religieuse du xv^e siècle, mais au-delà sans doute parmi les grands chrétiens fidéistes, c'est-à-dire ceux qui *ressentent* et font ressentir la présence du divin plus qu'ils ne cherchent à démontrer l'existence de Dieu, car elle a pour eux la force de l'évidence. Christine tient la main de Paul, Augustin, Pascal et Kierkegaard.

NOTES

1. *La Poésie lyrique du Moyen Âge au Nord de la France. Études choisies*, Paris, Champion, 2015, p. 233, dans « Christine de Pizan : une poésie de la subjectivité » (art. initialement paru en allemand en 1984).
2. Christine de Pizan, *Les Sept psaumes allégorisés*, éd. Bernard Ribémont et Christine Reno, Paris, Champion, 2017.
3. René d'Anjou, *Le Mortifiement de Vaine Plaisance*, éd. et trad. Gilles Roussineau, Genève, Droz, 2015. Signalons aussi la belle traduction d'Isabelle Fabre (Paris, PUF et Genève, Fondation Martin Bodmer, 2009, avec une préface de Michel Zink).
4. En premier lieu on consultera deux études qui manquent à la bibliographie : D. Boquet et P. Nagy, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Seuil, 2015, p. 86 sq. et p. 267-301 ; ainsi que *Sainte Claire d'Assise et sa postérité*, dir. G. Brunel et al., Paris / Nantes, UNESCO / Amis de Ste Claire Aujourd'hui, 1995.
5. *L'amour des lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du Moyen Âge*, Paris, Cerf, 2008 [1958], p. 72-74 ; autre ouvrage de base qui aurait été digne de figurer dans la bibliographie

et où le médiéviste littéraire trouvera l'essentiel sur la *lectio divina*, avant de s'orienter vers des ouvrages plus spécialisés.

6. Éd. et trad. Marc Vial, Paris, Vrin, 2008, p. 142 *sq.* pour de subtiles distinctions entre « contemplation », « méditation » et « dévotion » ; et p. 155 où le chancelier de l'Université critique la théologie spéculative au profit de la théologie mystique « école de l'affect [...] qui dispos[e] à l'illumination ». Il est évident que Christine a les yeux rivés sur ce grand enseignement.

7. *Penser les cinq sens au Moyen Âge. Poétique, esthétique, éthique*, dir. F. Bouchet et A.-M. Klinger-Dollé, Paris, Classiques Garnier, 2015. Pour un point sur la recherche dans ce domaine, voir la « discussion » de J.-Y. Tilliette, « Les cinq sens. Le Moyen Âge et nous. À propos de quelques ouvrages récents », *Romania*, 136, 2018, p. 196-206.

8. À lire le texte de Christine de près, on voit bien qu'elle ne s'adresse pas qu'à un public féminin. Voir les accords des verbes ou des adjectifs qui ne sont pas systématiquement au féminin (« mon tres doulz maistre Jhesucrist, qui m'as racheté », p. 5, l. 14-15, parmi de multiples exemples).

9. Voir Nicole Bériou, *Religion et communication. Un autre regard sur la prédication au Moyen Âge*, Genève, Droz, 2018, chap. VII, « L'eucharistie », p. 247 *sq.* (« Inventer un langage »).

10. Sur cette seconde figure, il convient d'ajouter à la bibliographie un ouvrage capital : Élisabeth Pinto-Mathieu, *Marie-Madeleine dans la littérature du Moyen Âge*, Paris, Beauchesne, 1997. Voir en particulier p. 35 *sq.*, « La prédication au XV^e siècle, miroir des femmes perdues », pour nuancer et compléter la réflexion sur le féminisme dans les *Heures de contemplacion*.

11. *Songe du Viel Pelerin*, éd. J. Blanchard, Genève, Droz, 2015, t. I, p. 10.

12. *Écrits politiques de Jean Juvénal des Ursins*, éd. P. S. Lewis, Paris, Klincksieck, 1985, t. II, « Tres crestien, tres hault, tres puissant roy », p. 49-50.

13. Là encore, la consultation du livre d'É. Pinto-Mathieu précédemment cité est précieuse et permet de lever bien des questions : voir p. 189 *sq.* et 230 *sq.* (« Les saintes femmes au tombeau »).

14. Il faudrait aussi rappeler que Christine de Pizan écrit à une époque où fleurissent, sur la scène théâtrale, les représentations de mystères de la Passion ou de la Résurrection.

15. Jean Gerson, *Œuvres complètes*, éd. Palémon Glorieux, Paris et Tournai, Desclée, 1960-1973, 10 vol. en 11 t.

16. *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 18, 2009, p. 201-215, en ligne.